

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.

ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures : - Baden-Baden. - Le Pigeon blessé, d'après M. Ed. Douglas. - Un Bateau de Sauvetage. (Le Palling) - L'Hôtel des Bains à Baden-Baden.

TEXTE : - Nos Gravures. - La Cachette. Nouvelle. - Connaissances Usuelles de la semaine. - Rimaille. - Une Promenade. Le Talent de voir et d'observer. - Causerie. Pourquoi les Hommes marchent rarement droit. - Troubadour et Brigands. - Bannière du Toit Paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.

à BRUXELLES.

Administrateur : C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur : HENRI BOGAERTS.

N° 27.

— 10^e. ANNÉE. —

8 Mai 1880.

NOS GRAVURES.

BADEN-BADEN.

Les sombres prophéties faites sur le sort de la ville de Baden-Baden, lors de la suppression des jeux, ne se sont pas réalisées; loin de là; et l'affluence de monde qu'attire chaque année ce délicieux séjour va toujours en augmentant.

Située sur l'extrême limite de la Forêt Noire, dans la pittoresque vallée de l'Os, Baden est entourée de hautes montagnes couvertes de sapins; les promenades et les excursions que l'on peut faire dans les environs, sont aussi nombreuses que charmantes. Citons la promenade du Helenenthal, la plus fréquentée, et l'excursion à l'Alte-Schloss, un vieux château, qui fut la demeure des anciens margraves de Baden.

Baden possède un grand nombre de fontaines

d'eaux thermales, dont l'efficacité a donné à la ville cette réputation universelle, qui fait accourir les étrangers de toutes les parties du monde.

Le „Fredericksbad,” dont nous donnons la gravure, est un vaste établissement de bains, bâti sur l'emplacement d'une ancienne station thermale romaine.

Baden est le lieu favori de la reine d'Angleterre, qui y possède une charmante petite villa, la villa Hohenlohe, qui figure à notre première page. Cette villa est située au pied



BADEN-BADEN.

du Friesenberg, près de la chapelle grecque, élevée par le prince Stourdza, à la mémoire de son fils.

De tous côtés s'étendent les vues les plus pittoresques. En face, c'est l'Alte-Schloss, à

droite les jardins et la ville, puis l'avenue de Lichtenthal, avec son imposante allée d'arbres; plus loin on découvre le Cecilienberg et le Merkurberg. Près de la villa, est la petite église anglicane, consacrée en 1867.

LE PIGEON BLESSÉ.

Le pauvre volatile a été trouvé un matin, étendu sur le sol, blessé grièvement et tout couvert de sang. Cette jeune fille, prise de

compassion, l'a emporté avec elle, a pansé sa blessure, en un mot, lui a prodigué tous les soins que réclamait son état. Huit jours de tendre sollicitude ont rendu notre pigeon à la vie et à la santé, et une affection réciproque s'est établie entre lui et celle qui l'a sauvé.

Un jour, la jeune fille, ne voulant plus le tenir captif, a ouvert la fenêtre et, après un tendre adieu, lui a donné la liberté; mais l'oiseau n'a pas bougé; il a regardé son amie en roucoulant plaintivement, comme pour lui reprocher de le chasser loin d'elle. Il a été compris aussitôt. Depuis ce temps, le pigeon va, vient en liberté où bon lui semble, retournant bien vite au logis, toujours heureux de revoir sa jeune maîtresse; et le vieux matou s'est tellement familiarisé à sa vue qu'il n'éprouve plus aucune velléité de serrer son joli cou bigarré entre ses dents aiguës.

UN BATEAU DE SAUVETAGE. (LE PALLING.)

Palling est un village de la Grande-Bretagne, sur les bords de l'Océan. On a donné le nom de ce village à une barque stationnant dans ses environs, sur les côtes de Norfolk, et destinée au sauvetage des navires en détresse, car ces côtes sont très-dangereuses. Aussi cette barque est-elle d'une solidité à toute épreuve et montée par des hommes d'une intrépidité et d'un courage hors ligne. Jusqu'ici, plus de cent personnes ont été sauvées par eux, et huit navires ont été préservés de la destruction.

LA CACHETTE.

(Suite et fin, voir page 203.)

X.

Ma tante couchée, j'attendis que la maison fût tout-à-fait silencieuse, pour opérer la substitution projetée.

Alors je me rendis auprès de M^{me} Heith, je l'aidai à sortir de son lit et la conduisis dans ma chambre, où je l'installai dans ma couche. Je retournai ensuite dans la pièce qu'elle venait de quitter à l'effet de tout préparer pour mon poste d'observation.

J'arrangeai d'abord le lit tel que je l'avais trouvé avant que ma tante le quittât; je m'assurai que la veilleuse brûlait bien.

Ensuite je me plaçai derrière la tapisserie et j'examinai s'il ne s'y trouvait pas quelque ouverture, par laquelle je pusse apercevoir la porte et regarder dans la chambre.

Il n'y en avait aucune.

Alors je me souvins qu'un ancien éventail de ma tante, qu'elle m'avait un jour fait admirer, était percé de petits trous qui permettaient, en le plaçant devant soi, de voir à travers.

Je pris donc un poinçon, et à la hauteur de mes yeux, je perçai deux trous par lesquels je pus voir ce qui se passait dans la chambre.

Onze heures sonnaient lorsque je pris mon poste d'observation. C'était un peu tôt probablement; aussi j'entendis le quart, la demie, puis les trois quarts sonner à la grande horloge, sans que le moindre bruit se fit entendre dans la maison.

Je commençai à être très-lassé de rester ainsi debout, et je me disais précisément qu'il serait peut-être mieux, pour passer la nuit, de m'asseoir dans la chambre, croyant qu'il serait toujours temps de reprendre ma place dès que l'on s'approcherait de la porte, lorsqu'à ma grande surprise, jetant un dernier coup d'œil par mes petites lunettes, je vis cette porte s'ouvrir lentement...

Je n'avais pas entendu le moindre bruit; aussi je fus si émue, si consternée, qu'heureusement je ne songeai pas à tirer le cordon de la cloche d'alarme.

Le premier qui entra fut Guillaume Weber, puis sa mère, portant une lanterne, puis le serrurier....

Guillaume s'avança vers le lit; d'un geste sa mère le retint. Elle croyait sa maîtresse pro-

fondément endormie sous l'influence du calmant; quant à moi, je résolus immédiatement de ne sonner que si j'étais découverte. J'étais pourtant très-effrayée, et peu s'en fallut qu'on ne me vît, car le serrurier releva vivement la tapisserie, tout près de moi, et la fit demeurer écartée avec une chaise: l'enfoncement et la boiserie était devant eux.

Alors la femme de charge poussa fortement le bouton d'une fleur sculptée, et recula de mon côté, diminuant ainsi encore l'espace où je me trouvais et me cognant violemment l'épaule.

Je retins un cri prêt à m'échapper; en même temps, aussitôt l'ouverture faite, Guillaume et Bem se précipitèrent à l'intérieur.

M^{me} Weber les suivit avec la lumière, un peu plus lentement, car il fallait, je le sus plus tard, descendre quelques marches.

Ils étaient dans le cabinet.

XI.

Une pensée me traversa l'esprit et je la suivis instantanément.

La mère du malfaiteur venait elle-même de me montrer le ressort; donc je poussai sur la fleur fortement... et la boiserie se referma d'un seul coup sec!

J'entendis alors la femme de charge s'écrier: — Mon Dieu, nous ne pouvons sortir.

Grandement surexcitée, je tirai le cordon de la cloche d'alarme; il me resta dans la main. Un seul coup retentit pourtant, et ébranla la maison.

Je sortis alors de la pièce, ayant soin de fermer la porte à clef; puis je retournai dans ma chambre, où je trouvai ma tante assise dans mon lit et très-alarmée; car ayant entendu le coup de cloche sans qu'il fût répété, elle me croyait déjà assassinée. Elle m'embrassa en pleurant de joie, et comme je lui faisais brièvement le récit de ce qui s'était passé, elle mêlait ses remerciements à l'expression de sa tendresse.

— Il est impossible qu'ils sortent de l'endroit où vous les avez enfermés, ma chérie, me répéta-t-elle.

Lorsque toutes deux nous fûmes un peu calmées, ma tante m'engagea à aller au salon, pour y attendre le jour; il y faisait moins froid qu'ailleurs et je pourrais passer le reste de la nuit sur le canapé, disait-elle. Sur ses instances répétées, je la quittai, et m'enveloppant dans un châle, je me rendis au salon, quoique je ne fusse rien moins que disposée à dormir.

Quelque peu fondé que fût l'espoir qu'on eût entendu au village la cloche d'alarme, je m'assis près de la fenêtre pour être à même de voir la première personne qui entrerait dans l'avenue.

XII.

Mon attente ne fut pas trompée: j'entendis d'abord le galop de deux chevaux; j'ouvris rapidement la fenêtre, ils s'approchaient.

Bientôt je distinguai deux ombres qui un instant après s'arrêtèrent devant le perron; je criai:

— Qui va là?

Une exclamation de joie me répondit: c'était la voix de M. Durham.

Je descendis en courant et j'ouvris la grande porte. Le pasteur s'avança, et me prit les deux mains en s'écriant:

— Dieu merci! vous êtes sauvée! J'ai eu une peur affreuse lorsque j'ai entendu la cloche, sans que les coups se répétassent.

— Le cordon s'est rompu dans ma main, lui dis-je.

Puis je le fis monter au salon, laissant son domestique conduire les chevaux à l'écurie.

Entrés là, je lui racontai l'événement en détail, et ce fut dans ce moment d'épanchement que je reçus de sa bouche l'aveu de son attachement pour moi, attachement que je ne soupçonnais pas deux jours auparavant.

Il m'expliqua qu'il avait été retardé par la neige, qui rendait la circulation difficile; il n'était rentré chez lui qu'assez tard dans l'après-midi; plusieurs personnes du village étaient venues lui parler; il avait été très-oc-

cupé, et sa vieille gouvernante avait oublié de lui remettre mon billet jusqu'au moment où il allait monter à sa chambre, c'est-à-dire fort tard. L'ayant lu, il avait à l'instant prévenu son valet qu'ils allaient sortir, lui enjoignant de lui seller son cheval et de s'en procurer un pour lui-même dans le voisinage.

Pendant que son domestique faisait ses préparatifs, il était de son côté allé prévenir la police, qui, accompagnée de plusieurs personnes du village, ne tarderait pas sans doute à arriver.

Il ajouta, qu'en route, entendant ce seul coup de cloche, il s'était figuré qu'empêchées de sonner, un malheur devait être arrivé à l'une de nous au moins.

XIII.

Lorsque nous nous fûmes ainsi mutuellement expliqués, M. Durham me dit qu'il croyait prudent de visiter la maison, afin de s'assurer que les voleurs n'y avaient pas caché des complices, et c'est ce dont il s'occupa immédiatement, en compagnie de son domestique. Tous deux étaient armés. De mon côté, je me rendis auprès de ma tante, à qui j'annonçai l'arrivée du recteur, ce qui acheva de la rassurer.

On ne trouva dans la maison personne d'autre que la petite servante et le vieux Weber; tous deux avaient été enfermés dans leurs chambres respectives; la première dormait profondément, sans se douter de rien; le second était réellement fort malade, et presque incapable de se mouvoir.

Dans la cour était un petit chariot tout attelé, attendant sans doute les voleurs et leur butin.

Entretemps, la police rurale, accompagnée des gens du village, était arrivée. Parmi ces derniers se trouvait Bem, le serrurier, qui fut fort indigné de la substitution qu'on avait faite de sa personne. Sans doute, le prétendu réparateur de sonnette était quelque vaurien, compagnon de Guillaume.

Il fut résolu que puisque les larrons étaient si bien coffrés, on les laisserait jusqu'au jour dans l'endroit où ils se trouvaient.

Ainsi fut fait.

XIV.

Le lendemain, dans la matinée, M^{me} Heith ouvrit la boiserie en présence de la police; on trouva la femme Weber et les deux hommes gisant insensibles sur le sol du cabinet. La petite quantité d'air respirable que celui-ci contenait ayant été rapidement absorbée, la première était morte; quant aux hommes, ils revinrent bientôt à eux, grâce aux soins qu'on leur administra. Ils furent ensuite tous deux conduits en prison.

Plus tard, durant le procès, Guillaume Weber raconta que sa mère avait consenti à l'aider à s'emparer des bijoux, argenterie et valeurs de M^{me} Heith, dans l'espoir de lui fournir, à lui, les moyens de s'expatrier; que du reste ce n'avait été qu'à la condition qu'il ne fût fait aucun mal à sa maîtresse, condition qu'il n'eût pas observée si celle-ci se fût réveillée. Son compagnon, le faux serrurier, avait été appelé pour réparer la sonnette, brisée intentionnellement afin de détacher presque entièrement le cordon de la cloche d'alarme, qu'on voulait silencieuse. Enfin, je n'avais entendu aucun bruit parce que tous trois avaient couverts leurs souliers de chausses.

J'étais fort alarmée à l'idée d'avoir été la cause, quoique involontaire, de la mort de la femme de charge; le médecin qui examina son cadavre, me tranquillisa à ce sujet, en me disant que la police seule était coupable, car l'air n'avait dû manquer qu'à la longue; les deux hommes en étaient la preuve; qu'au reste, à son avis, la femme Weber était plutôt morte d'effroi, étant déjà précédemment atteinte d'une maladie de cœur.

Il me reste peu de chose à dire pour compléter ce récit.

Le vieux Weber mourut peu de jours après, et fut enterré en même temps que sa femme. Quant à ma tante, elle se remit vite de l'émo-

tion qu'elle avait ressentie et que je craignais d'abord devoir lui devenir funeste. M. Durham profita de l'occasion pour la sermonner un peu sur sa parcimonie; elle reconnut ses torts et rétablit sa maison sur un pied en rapport avec sa fortune.

Pour moi-même, je n'ai qu'à me féliciter du résultat de cette nuit troublée; je suis devenue la femme du recteur; ma tante a joyeusement approuvé notre mariage, à la condition toutefois que nous habiterions auprès d'elle; ce à quoi mon mari a aisément consenti. Vu le peu d'éloignement du village, c'est pour lui une promenade. Ma tante m'a déclarée légalement son héritière, sauf une dot pour chacune de mes deux sœurs. Elle vient aussi en aide à ma mère et à mes quatre frères, qui tous viennent tour à tour nous visiter et animer notre intérieur, et à qui ma tante Hélène ne se lasse pas de narrer ce qu'elle veut bien nommer „l'héroïsme de sa chère Charlotte.”

(Trad. d'HORTENSE X.)

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Un médecin distingué de Paris, M. A. Donné, prenant souci des petits maux qui causent souvent de grandes douleurs, à indiquer, pour guérir les cors aux pieds, dont il a fait une étude spéciale, le procédé suivant, qui lui a, dit-il, réussi dans toutes ses expériences:

„Une pierre ponce taillée en forme de lime est trempée dans de l'eau de potasse; on sert de cette lime ainsi humectée pour pratiquer des frictions sur le cor, et l'on voit ses différentes couches se détacher successivement comme une bouillie, jusqu'à ce que l'on soit parvenu au point sensible par lequel il est uni à la peau. On est alors averti par une petite sensation de picotement qu'il faut s'arrêter. En répétant de temps en temps cette manœuvre parfaitement innocente, on ne laisse jamais venir la douleur que fait éprouver le cor, bien moins par lui-même que par la pression qu'il exerce sur les parties sensibles dans lesquelles il tend à s'enfermer. L'eau de potasse n'attaque pas les parties environnantes sur lesquelles on ne fait pas agir la lime.”

RIMAILLE.

On sait qu'il y a deux sortes de rimes, mâles et femelles, qui se subdivisent elles-mêmes en rimes suffisantes, en rimes riches, en rimes impossibles.

La rime riche est l'apanage des poètes pauvres. Cependant sous prétexte de richesse, et malgré l'exactitude de la consonnance, il serait infiniment trop romantique de croire bonnes les rimes suivantes:

Ils s'aiment

De cet amour si pur que Dieu verse où qu'il sème.

Ils viennent

De Paris, et s'en vont passer l'hiver à Vienne.

Et l'on vit les dix fils,

Suivant leur père mort, entrer dans l'édifice.

Quant à la rime impossible, elle abonde, elle fourmille, elle pullule, elle fait la désespérance des poètes.

Trouve donc des rimes à: pampre — dogme — gauffre — monstre — genre — meurtre — coiffe — gaz, etc...

Ma plume tient dans son bec deux ou trois cents mots qui n'ont pas de rime dans la langue des dieux: — je vous en fais grâce.

Après cela, il y aurait peut-être moyen de les utiliser; exemple:

Il voulait en finir... alors il prit son rasoir et s'ouvrit la gorge à la lueur du gaz.

L'auteur du „Cid” trouvait difficilement la rime, son frère Thomas venait à son aide. Un jour que Pierre courait après une rime impos-

sible, Thomas la lui jeta à la volée, Corneille l'a perdue... Cambronne l'a retrouvée. N'importe! possible ou impossible.

A bas la rime! S'il est une tyrannie absurde, inique, insupportable — c'est bien la sienne.

Qu'on endure la tyrannie de l'habitude qui vous condamne à lire un journal politique et à prendre au café un café dix fois moins bon qu'à domicile, — je le comprends.

Qu'on supporte la tyrannie de son contribuable de chien, de son Judas de chat, de sa femme, de ses enfants, de sa belle-mère, — passe encore.

Mais la tyrannie de la rime!

Pourquoi faites-vous des vers?

Je sais bien qu'on me dira: Le poète écrit comme l'oiseau chante, comme la brise soupire, comme le flot murmure. Mais l'oiseau, la brise, le flot ne sont pas assujétis à la rime, et leurs chansons n'en sont pas moins bonnes.

Donc, à bas la rime! Mais par quoi la remplacer?

Par la poésie alphabétique:

O toi que mon cœur....	A
Pour un doux regard tom....	B
Sur mon front d'espoir ber....	C
Laisse-moi te gourman....	D
Quel gage m'as-tu donn....	E
Aucun; ton langage est br....	F
Et ton œil d'éclairs char....	G
Sur le mien plus ne s'att....	H
Mon bonheur évanou....	I
Au fond de mon âme....	J
Donc, si tu me remar....	K
C'était un jeu de cru....	L
Aime moi puisque je t'....	M
Sinon la rage m'entr'....	N
Je deviens un Othell....	O
Tremble!... car tu m'as trom....	P
Peut-être es tu convain....	Q
C'est là d'où vient ta col....	R
Que je te veux pour maître....	S
Pour ensuite te quitt....	T
Non... Je crois à ta vert....	U
C'est l'hymen que j'ai rê....	V
Et, sans être plus prol....	X
Prions, sans latin n....	Y
Le bon Dieu pour qu'il nous....	Z

Ou plutôt non... remplaçons la rime par le chiffre et inventons la Poésie Chiffrée. Les muses agonisent, nous vivons dans le siècle de l'argent; soyons de notre siècle. Tout se traduit par un chiffre, usons de la traduction.

Les agents de change, les banquiers, les capitalistes deviendront les Mécène d'une poésie qui s'additionne; les poètes verront s'élever pour eux des colonnes.... de chiffres.

Avant que des aïeux suivant le sort comm...	1
Je sorte de ce monde et m'en aille auprès...	2
J'espère, aussi longtemps que le siège de...	3
Vivre encore; et fidèle au vœu de Henri...	4
Mettre la poule au pot, revoilà la rente à...	5
Je veux sur mon tombeau la rose et le nar...	6
Je veux une épitaphe en ce genre: Hic jac...	7
Quelqu'un qui, jusqu'à l'heure où lui vint la pit...	8
En dépit de la rime, écrivit des ponts...	9
Sur moi ne chantez pas trop tôt de profun...	10
Peut être qu'un beau jour, en attendant le br...	11
Mes vers illustreront l'in 18 et l'in...	12
Doutez-vous? Je dirai: Riez tout à vo...	13
Si vous voulez Corneille, ayez Louis...	14

On va crier à l'impossible, au tour de force, et plus que jamais à la tyrannie. Oui, c'est une tyrannie, — mais ce n'est pas la même que la ci-devant.

UNE PROMENADE.

LE TALENT DE VOIR ET D'OBSERVER.

On était à la campagne; c'était le soir, au mois de juin.

Un grand jeune homme, à figure insignifiante, revint en bâillant d'une très-longue promenade.

Il s'était ennuyé le matin; il s'était ennuyé pendant le dîner; comme toujours il paraissait sur le point de s'endormir; on lui avait dit:

„M. Anatole, un peu d'exercice vous fera du bien, promenez-vous.”

Alors, après avoir étendu deux ou trois fois les bras, il avait pris le parti de marcher.

Le voilà de retour, mais non pas plus amusé.

Il va prendre son violon et joue languissamment deux ou trois airs gais qui l'endorment.

Sur ces entrefaites, et comme on se promenait encore au jardin, M. Félix, autre personnage de la même société, rentre de son côté, essuyant son front, essuyant son chapeau. Il va s'asseoir avec tout le monde.

— Par ma foi, je suis fatigué, dit-il, d'un air content.

Il avait fait aussi sa promenade. — Vous êtes-vous amusé dehors? lui demanda-t-on. — Moi! jamais je ne m'ennuie. — Qu'avez-vous donc rencontré? — Une foule de choses. — Conte-nous cela. — Ce que j'ai vu? — Sans doute. — Vous vous moquiez de moi. — Pourquoi? — Je n'ai rien vu qui vaille la peine d'être raconté. Il n'est pas de jour où tous ceux qui font le chemin que j'ai fait, ne puissent voir les mêmes choses, ou à peu près.

Lors un vieux monsieur, qui n'avait encore rien dit: — Et s'ils les voient sans les voir, ces choses? — Sans doute, sans doute, reprirent les dames; il faut nous dire ce que vous avez vu. — Vous le voulez?... J'y consens, mais c'est bien l'excursion la moins extraordinaire dont on ait jamais fait la relation.

„Mon histoire commencera comme celle de Don Quichotte, par une aventure d'hôtellerie. Cette hôtellerie n'est autre chose que „le Soleil d'Or,” qui est au bout du village. A peine suis-je parvenu à cet endroit de mon voyage, que soudain, frappé de ce qui s'offrait à mes regards, je me suis appuyé sur ce court et solide bâton, fidèle compagnon de toutes mes courses, et j'ai considéré à loisir une inscription.

— Une inscription!... Etait-elle grecque, romaine, ou bien du moyen-âge?

— Je ne sais de quel âge, mais à coup sûr, d'un fort sot âge. Elle s'étendait, sur une seule ligne, dans toute la largeur de la maison. Les lettres étaient d'un blanc sale, le fond d'un rouge sang-de-bœuf. Voici textuellement ce qu'elle contenait: „Brisemiche, aubergiste, donne à boire et à manger. Il y a des cabinets pour” Elle s'arrêtait à ce mot.

— Ah! il y a des cabinets pour!... s'écria-t-on.

— Oui, il y a cela en propres termes. Surpris, comme vous pouvez penser, de voir une phrase terminée par une préposition, j'ai réfléchi, j'ai songé, j'ai examiné. Et comme l'examen est le fondement de toute science, j'ai enfin découvert deux mots de contrebande qui restaient à placer, lorsqu'il ne restait plus un seul bout de maison pour les recevoir. Les grosses lettres de l'inscription tenant presque toute la hauteur de la moule saillante qui séparait le rez-de-chaussée du premier étage, le peintre, homme de lettres, s'était vu contraint de mettre, en très-petits caractères, au-dessus de la fin de la ligne, ces deux mots-ci: „les sociétés particulières.” Et après un peu de réflexion, il me fut démontré que le gros mot „Pour” et les deux petits mots: „Les sociétés particulières,” formaient ensemble un membre complet de la même phrase.

Voilà un homme, me suis-je dit, qui a commencé sa ligne avant de savoir comment il la finirait. Cela ne serait rien, ai-je ajouté tout bas, cela ne serait rien, si l'on ne commençait parfois un palais de justice, une église, un canal, que dis-je? une guerre! comme le peintre a commencé son écriteau...

Ici on interrompt le narrateur: on avait compris où allaient ces traits...

Il reprit:

„Quelques centaines de pas plus loin, passant au bord d'un jardin bien cultivé, j'en ai vu le jardinier qui arrosait une plate-bande de fraisiers. „Oh! Oh! Voilà un brave hommière qui se donne bien de la peine inutilement; il pleuvra cette nuit, sans aucun doute.” Quand son arrosoir a été épuisé, je lui ai fait com-

pliment sur la tenue de son jardin. „Mais je m'étonne, ai-je ajouté, que vous arrosiez ce soir. Ne voyez vous pas tous ces nuages épais qui roulent dans le ciel? Nous aurons de l'eau. — De l'eau? a-t-il repris, en branlant la

tête; oh! que nenni; j'ai caressé notre chat tantôt.”

Je cherchai quel rapport il pouvait y avoir entre les caresses que cet homme avait données à son chat et la pluie, quand il me dit:

„Voyez-vous, lorsque je caresse mon matou et que son poil pétille, je dis: il n'y aura pas d'eau.”

En continuant ma route, je regardais ce vaste amas de nuages variés dans leurs formes,



LE PIGEON BLESSÉ, D'APRÈS M. ED. DOUGLAS.

variés dans leurs couleurs, dont l'ensemble représente si bien le vague des imaginations déréglées. Que d'objets, tantôt riants, tantôt effrayants, et toujours bizarres, se succèdent dans ces têtes-là comme dans le ciel! Tout

n'est pourtant que vapeur.

Le chat m'occupait toujours; lors, rassemblant quelques connaissances physiques éparées dans ma tête, j'ai fait ce raisonnement: „Les étincelles qui pétillent sous la main du jardinier sont

des étincelles électriques, car il électrise le poil de son chat en le caressant; mais elles ne pétillent ainsi que lorsque l'air est sec; car le poil ne retiendrait aucune électricité par un temps humide. Or, quand l'air est sec, on ne

doit pas craindre la pluie. Allons, je vois que j'ai chez moi un excellent baromètre dont je ne m'étais pas avisé, et, ce qu'il y a de charmant, un baromètre qui prend des souris.

**

„Ces réflexions et quelques autres m'ont conduit jusqu'à V.

Oh! le joli tableau que j'ai vu avant d'entrer dans ce petit bourg!

— Est-ce un tableau d'histoire? demanda-t-

on en riant.

— Non, Madame, un tableau de genre et qui porte pour titre: „La marchande de cerises." Elle avait un âne dont les paniers étaient pleins de cerises, et elle attendait les



UN BATEAU DE SAUVETAGE. (LE PALLING.)

chalands; mais, comme vous savez, rien n'est si ennuyeux que d'attendre. C'est alors qu'on est bien heureux de savoir lire, et la paysanne avait ce bonheur là. Assise sur un banc, au pied d'un grand arbre, elle tenait un vieux

bouquin qu'elle lisait avec la plus grande attention: il fallait que ce fût le „Chat botté," ou toute autre histoire aussi grave, car la jeune personne ne levait pas les yeux de dessus son livre. L'âne se désennuyait aussi de son côté,

à sa manière. Campé sur ses quatre jambes devant sa maîtresse, il mangeait l'avoine qu'elle avait mise dans son tablier. Afin que l'avoine ne se perdît pas, les deux bouts du tablier avaient été noués sur le cou de l'âne, et la

gentille fillette, en écartant un peu les genoux, lui avait pratiqué une auge tout à fait commode.

En arrivant, j'ai vu ce groupe de profil; la tête du baudet s'enfonçait pour chercher les derniers grains de son souper; et ses deux oreilles, grandes et redressées, sortaient seules de ce réduit, et s'élevaient fièrement vers le ciel.

J'ai traversé le bourg afin de revenir le long de la petite rivière. Les jolis coteaux! Qu'ils sont riants! C'est que, dans ce coin de terre, chaque propriétaire ne cherche pas à s'entourer d'une triste muraille. Rien n'embellit un paysage autant que les haies vives; j'ajouterais volontiers: rien ne défend mieux les propriétés, quand ces haies sont bonnes.

Dans un endroit où la rivière vient s'approcher du chemin, j'ai vu un pêcheur à la ligne. Je lui ai souhaité bien du plaisir et j'ai continué ma route. Ce divertissement ne sera jamais le mien: il faut avoir trop d'esprit, ou trop de sottise pour s'y plaire.

* *

„Vous savez qu'après avoir traversé le bourg de V., à deux ou trois portées de fusil plus loin, on rencontre une abbaye, ou plutôt les ruines d'une abbaye. C'est une belle chose que les ruines d'un monastère! Elles inspirent au philosophe des réflexions sur l'empire inévitable du temps, „l'Edax rerum d'Ovide.” Les personnes sensibles y puisent quelques gouttes d'une délicieuse mélancolie, les âmes dévotes y recueillent des sentiments pieux, et le poète y trouve des sujets d'élégies. Sans être poète, j'y ai rencontré le sujet de deux ou trois romans.

Dans ce qui formait le cloître, tout un mur avait été abattu, et un rang de cellules ouvertes d'un côté et suspendues en l'air, dévoilaient aux regards des profanes les mystères de leur intérieur. Debout, sur une pierre de taille élevée, j'observais cela comme le Diable Botteux observait l'intérieur des maisons de Madrid, et je repeuplais les lieux de leurs anciens habitants.

Un peu plus loin, sous le toit de l'église, les hirondelles avaient construit une foule de nids; elles allaient, venaient, par centaines, de leurs nids à la rivière et dans les champs, et de là revenaient à leurs nids, toujours sifflant et glissant sur les airs de leurs longues ailes aiguës. Mais, ô crime! des garnements, au détour d'un mur, une longue perche à la main, en abattaient toujours quelques-unes au passage.

Quand on se promène en observateur, si l'on rencontre des plaisirs, on rencontre aussi quelquefois des chagrins. Seul, contre tous ces mauvais sujets, c'est bien en vain que j'aurais voulu les empêcher de continuer leurs jeux barbares. Je me suis approché d'eux cependant, j'en ai pris un par le bras, et je lui ai dit: „Mon ami, tu ne sais pas?... on emmène ton papa et ton maman.” Le petit garçon m'a regardé entre les deux yeux, comme pour me demander si c'était bien vrai. „Oui, ai-je continué, des gendarmes sont venus, et dans ce moment, ils emmènent ton papa et ta maman, sans vouloir écouter leurs raisons.” Aussitôt l'enfant s'est mis à courir à toutes jambes du côté du village.

Je me suis ensuite approché d'un autre et je lui ai fait le même conte. „On est venu prendre tes parents, et les tiens aussi,” ai-je dit à un troisième. Et les petits garçons de courir. J'ai voulu en tromper un quatrième; mais celui-là, un peu plus grand que les autres, n'a pas été ma dupe. „Ça n'est pas vrai, ce que vous dites-là, a-t-il répondu. — Mais si cela était vrai, ai-je repris, qu'on enlève ton père ou ta mère, que ferais-tu? que deviendrais-tu? Tu ne réponds pas. Je le sais bien, moi, ce que tu deviendrais. Tu n'aurais plus personne qui prit soin de toi, qui te donnât des habits et du pain; tu mourrais de faim.” Le jeune garçon, un peu honteux et ne sachant que me répondre, voulait s'éloigner de moi; je l'ai arrêté par le bras, je lui ai montré le toit et les nids d'hirondelles. „Qu'est-ce qu'il y a là-haut? — Des nids. — Et dans ces nids? — Des petits oiseaux. — Oui, c'est vrai, des enfants d'hirondelles. Et si vous abattez leurs pères et leurs mères, que deviendront-ils?” Là mon jeune garçon a voulu encore s'en aller; mais j'ai répété ma question: „Que deviendront-ils? — Ils mour-

ront de faim. — Eh! d'où vient, mon cher ami, que tu leur fais souffrir si gaiement ce que tu serais si fâché de souffrir toi-même? Tes petits camarades qui courent au village, vont être bientôt détrompés; ils trouveront leurs mères; mais ces pauvres petits oiseaux ne verront plus revenir la leur, que tu as prise ou tuée... Je ne t'en veux pas de ce que tu as fait jusqu'à présent, parce que tu l'as fait sans réflexion; mais je t'en voudrai pour tout de bon, si tu le fais encore. — Je ne le ferai plus, Monsieur, m'a-t-il répondu d'un air moitié honteux, moitié attendri. — Bien sûrement? — Oui, sûrement... — En ce cas nous resterons amis, touche-moi la main. Touche donc. Bon.”

Il a repris bien vite un air souriant et content de lui; je lui ai recommandé, en le quittant, de raconter à ses camarades tout ce que je lui avais dit. Il me l'a promis, et j'en crois sa promesse, car en me retournant quelques instants après, je l'ai vu lâcher une hirondelle qui n'avait été qu'étourdie et qu'il tenait dans le coin d'un buisson attachée par la patte.

Un peu plus loin, je me trouvais devant „l'hôtel des Lézards...” — Comment, „des lézards!” interrompit-on de toutes parts: vous voulez dire „des arts.” — Je le sais, mais un jeune peintre de paysage, indigné de cette enseigne prétentieuse pour une auberge de rouliers, y avait fait le changement en question, ce dont les gens de la maison, après trois jours, ne se sont pas encore aperçus. Jugez si c'était risible... *

* *

Notre promeneur en était là de son narration, lorsque M. Anatole, ayant achevé son somme ou bien ne l'ayant pas commencé, vint au jardin retrouver la compagnie.

— Je vous conterai le reste une autre fois, dit Félix.

On insista pour avoir la suite; il ne voulut pas la donner. — Aussi bien, il se fait tard, ajouta-t-il.

Lors une de ces dames, s'adressant au grand jeune homme: — En vérité, M. Anatole, dit-elle, il est fâché que vous ayez mal choisi votre promenade; car si vous étiez allé du même côté que Monsieur, vous vous seriez fort amusé. Par où avez-vous donc passé pour vous ennuyer comme vous avez fait?

— Madame, je suis allé aussi du côté du bourg, et je suis revenu par le vallon et l'abbaye: — Tout de bon? — Sans doute; que trouvez-vous d'étonnant à cela? — Et vous vous êtes ennuyé? — On ne peut davantage. — Comment, vous avez passé à côté de l'auberge du „Soleil d'Or” sans rien remarquer? — C'est vraiment quelque chose de beau que ce cabaret. — Vous n'avez pas vu la marchande de cerises? — Je ne sais seulement s'il y a ou s'il n'y a pas une marchande de cerises à — Vous n'avez pas vu les hirondelles de l'abbaye...? — Assurément non; est-ce que je m'amuse à regarder les hirondelles? — Vraiment, reprit-on presque en chœur, nous comprenons à présent comment vous avez pu vous ennuyer.

LE CHEV^e DE LA VILLE-AU-BOIS.

CAUSERIE.

POURQUOI LES HOMMES MARCHENT RAREMENT DROIT.

Veut-on savoir comment il arrive que les abus soient si fréquents, et en général si peu remédiables? Il faut les regarder naître, et observer, dans leur consolidation, la marche de l'esprit et du cœur humain.

Pour cela, je m'en vais recourir à un exemple: la manière dont se font naturellement les chemins. Oh! vous verrez que la comparaison est aussi juste que frappante.

* *

En temps de neige, il n'y a pas un homme voulant aller à travers champs, d'une maison à une autre, qui en partant ne regarde le but

et n'ait la ferme intention d'y arriver par le plus court. La nature lui donne une règle certaine, géométrique, indubitable: c'est de suivre son rayon visuel, qui tire une ligne parfaitement droite.

En écoutant donc sa raison, qui reconnaît la justesse du témoignage de son œil, et suivant sa propre volonté, qui est de faire le moins de pas, d'avoir le moins de fatigue possible, l'homme devrait tracer son chemin aussi droit qu'avec un instrument de géométrie; car l'œil est le premier de tous les instruments de géométrie et de géodésie; et les jambes, que l'œil gouverne, sont le second. Mais si la nature a donné à l'homme la raison et la paresse, qui seraient de très-bons guides; si elle y a joint des instruments excellents, elle l'a rendu aussi extrêmement séductible, par l'inattention, qui est une autre fille de la paresse.

* *

L'homme donc, après avoir envisagé son but, et fixé, à ce qu'il croit, sa volonté, fait toujours quelques pas, les premiers, — heureuse imitation de la jeunesse! — dans la véritable ligne. Ensuite il promène sa vue à droite et à gauche. L'attention s'affaiblit, elle cesse de diriger rigoureusement la marche; les jambes se lèvent et s'abaissent un peu au hasard; un petit obstacle voisin frappe l'œil plus efficacement que le terme éloigné du voyage; un spectacle imprévu ou agréable l'attire; il dévie comme malgré lui.

Quelquefois les caractères fermes, les têtes bien faites, les gens qui savent ce qu'ils veulent, relèvent la vue, s'aperçoivent qu'ils se sont écartés de la ligne qu'ils avaient dessein de suivre, y reviennent par la diagonale et puis se négligent de nouveau; de sorte que, de déviations en diagonales, et de diagonales en déviations, d'arcs de cercle ou de toute autre courbe en autres arcs, la route forme une serpentine. Regardez bien, il n'y en a pas d'autres, excepté celles qui ont été déterminées par des jalons, avant qu'on se permît de les parcourir.

Quand ce premier ingénieur, dans sa louable intention, éclairé même par son intérêt et soutenu par sa volonté, a néanmoins tracé son chemin tout de travers, — celui qui le suit, voit d'abord l'erreur, en sourit, et se persuade aisément que s'il avait eu la besogne à faire, elle aurait été beaucoup mieux faite. Cependant recommencera-t-il un nouvel alignement? Il faudrait pour cela qu'il se mit souvent de la neige jusqu'à mi-jambe; en plaçant ses pas dans les enfoncements formés par son devancier, il n'en aura que jusqu'au talon. Son parti est bientôt pris; il suit très-servilement le chemin qu'il blâme.

Le troisième a une raison de plus, pour n'en pas tenter un nouveau. La route se fraie, en conservant avec fidélité, quelquefois en augmentant ses défauts.

* *

Lorsque la chose a pris consistance, s'il survenait un homme sévère, opiniâtrement amoureux de la règle, un Caton, qui, les piquets à la main, traçât une route parfaite, elle ne serait point suivie. Le public laisserait le novateur se mouiller les pieds, et passerait constamment par le chemin battu. Il se trouverait même plus d'un routinier qui dirait: „Mais, voyez donc ce fou, qui se croit plus d'esprit que tout le monde, et ne veut pas faire comme les autres.”

Un Solon, qui n'aspire pas aux meilleures lois, mais seulement aux meilleures de celles que la majorité, les sots, les faciles, les faibles peuvent supporter, se contente de marcher sur le bord des parties convexes de la serpentine, et d'en ménager les concaves. Il élargit ainsi la route et la redresse un peu, il met les bons esprits sur la voie, et s'il y avait une longue suite de Solons, les inflexions, sans être entièrement supprimées, deviendraient peu sensibles, fort supportables.

On n'a pas le temps d'attendre cette réforme, qui conviendrait à la vraie philosophie, à la raison patiente et modérée. Des sentiers d'hiver

ne deviennent point des monuments, le printemps en fait justice. Mais pour qui les a bien considérés, ils servent beaucoup à l'histoire.

La plupart de nos chemins et de nos routes d'aujourd'hui se sont faits primitivement comme ceux dont nous voyons sur la neige le devis et l'exécution. Et comme ils sont permanents, les conséquences en deviennent sérieuses; la difficulté de les redresser s'accroît dans une redoutable proportion.

* *

Si je n'avais fait ici que l'histoire primitive des chemins, elle serait très-fidèle, n'est-ce pas? Mais j'ai fait plus.

Vous venez de voir le tableau des erreurs de conduite de tous les hommes en toute affaire, et surtout celui des méprises, toujours si funestes, de tous les gouvernements.

Le but n'est pas difficile à reconnaître. Les louables desseins sont très-généraux; il y a, ici bas, beaucoup moins d'injustes et de méchants qu'on ne le croit, quoiqu'il se commette une multitude effroyable de méchancetés et d'injustices.

La nature donne des règles parfaites de morale et d'équité. Elle les appuie sur un intérêt évident: „Ne fais point à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait; exerce envers lui la bienfaisance que tu voudrais éprouver à sa place; sache te rendre aimable, si tu veux être aimé.” Ces cris du sentiment et de la raison parlent à tous les cœurs.

Tous les corps législatifs savent qu'ils doivent exprimer la volonté nationale, ou du moins celle des hommes de sens et de probité, s'ils veulent que leurs lois inspirent l'amour et le respect.

Aucun pouvoir exécutif n'ignore qu'il doit protéger les droits de tous et de chacun.

Et toute autorité désire que l'on se trouve heureuse sous elle et par elle.

Ils sont comme les médecins, qui voudraient guérir leurs malades, sûrs d'y trouver honneur et profit.

Rien n'est plus rare que les crimes de mauvaise intention. Aussi est-ce avec raison qu'un auteur a dit, „que ce serait d'un coup de bonne intention que nous péririons tous.”

Mais on est distrait et léger; on perd de vue sa propre volonté, son véritable objet; on s'irrite, on s'effraye de quelque obstacle; on se laisse entraîner à quelque attrait d'amitié, d'amour, d'intérêt momentané, de parti surtout!... Et puis, engagé dans la fausse route, on ne sait plus comment en sortir. On craint de se compromettre, en avouant ses balancements, ses négligences, ses bévue, ses hésitations, sa faiblesse; on imagine après coup des motifs spécieux; la réforme épouvante. Des Harpies se sont emparées des deux côtés du mauvais chemin; on ne peut ou l'on n'ose les en faire déguerpir; et même des citoyens honnêtes, y ont, de bonne foi, élevé leur maison, planté leurs arbres, multiplié leur famille.

Ainsi le mal reste. Il a commencé par des erreurs involontaires, et qui semblaient avoir peu d'importance. Il se maintient par une coordination générale, dans les éléments de laquelle il est entré.

* *

Que faire à cela? D'abord savoir que la chose est ainsi. Toutes les vérités sont bonnes à connaître, et il ne faut pas briser contre elles les têtes humaines.

Quand on est gouverné, il faut de plus s'envelopper de résignation, et s'armer d'indulgence, mais rallumer à chaque moment la lumière qui s'éteint, mais rappeler à la règle, mais répéter, mais démontrer sans cesse quels sont les devoirs et les droits, où sont les intérêts.

Au fond, nul gouvernement ne peut, ni ne veut résister à la manifestation de la justice, nul gouvernement ne peut, ni ne veut dire: „J'entends, je prétends piller ou laisser piller le trésor public, et opprimer arbitrairement les citoyens.”

Lorsqu'on est revêtu de la pénible et noble fonction de guider les autres, lorsqu'on a

l'honneur et le malheur d'être gouvernant, il ne faut pas faire la route comme le voyageur distrait; il faut regarder sans cesse le terme auquel on veut parvenir; il faut emprisonner ses actions dans des lignes régulièrement tracées.

Ah! si l'on pouvait travailler à neuf, dans un pays neuf, avec des hommes neufs, et ne se permettre aucun pas, aucune institution grande ou petite, dont le plan ne fût soigneusement dessiné d'avance, d'après les saintes lois de l'humanité, de la justice, de l'intérêt général bien entendu!... Alors les peuples et leurs gouvernants pourraient espérer d'atteindre à toute la félicité dont notre nature imparfaite, dont les habitants de notre pauvre terre sont susceptibles! „Utinam!”

P. P. DE NIRAMONT.

TROUBADOUR ET BRIGANDS.

I.

Ce troubadour vivait au treizième siècle, et s'appelait Pierre de Castelnau. Il a lui-même chanté l'aventure dont il va être question.

Un jour, monté sur un bon destrier, revêtu d'une robe verte, brodée d'argent, sa viole suspendue derrière son dos à une écharpe couleur de feu, il s'en revenait de Roque-Martine, où le baron, charmé de ses chansons, l'avait chargé de présents.

Il traversait assez tard le bois solitaire de Valogne, lorsque tout-à-coup il est assailli par une horde de brigands, renversé de son cheval, dépouillé jusqu'au dernier vêtement et traîné inhumainement sur les bords d'un précipice pour y être jeté.

Dans cette extrémité fatale, sa présence d'esprit et son courage ne l'abandonnent point.

Il lève un œil suppliant vers ses bourreaux:

— En grâce, leur dit-il, souffrez que, prêt à quitter la vie, j'adresse à notre souverain juge ma dernière prière et que je remette mon âme entre ses mains.

Les bandits, ne voyant aucun danger à lui accorder cette demande, lui donnent un instant de relâche, et le troubadour, implorant encore leur pitié, ajoute:

— Ma coutume, lorsque je prie Dieu, est d'élever ma voix jusqu'à lui, en m'accompagnant de ma viole. Prêtez-moi un moment cet instrument, et daignez ouïr mon chant de mort.

Les assassins cèdent à ses vœux, et lui, après un court prélude, chante un sirvente qu'il compose sur-le-champ.

II.

La situation cruelle où se trouve le poète, son imagination vivement ébranlée par les objets dont il est entouré, l'approche de son heure suprême, tout sert sans doute à l'inspirer.

Jamais, ni princes, ni barons, ni dames, rassemblées en Cour d'Amour, n'avaient rien entendu de si touchant.

L'infortuné troubadour, couvert d'une tunique en lambeaux, les membres meurtris, les cheveux épars, debout sur les bords de l'abîme où il est prêt à descendre, chante, les yeux en larmes, et ne chante pas en vain.

Ses bourreaux, attroupés autour de lui, résistent d'abord à ses accents, mais ils passent insensiblement de l'attention à la pitié; leurs cœurs de bronze s'attendrissent; des larmes coulent de leurs yeux.

Quand le troubadour les voit dans cette position, il change subitement de sujet et entonne un chant de guerre.

Il peint d'abord les plaisirs des soldats et ensuite ceux des brigands répandus dans les forêts. Il loue leur vie vagabonde, indépendante et fière; il les représente au-dessus des lois et des souverains, et parvient à les enivrer tellement des louanges qu'il leur donne, que ces mêmes hommes, qui tout-à-l'heure allaient le sacrifier, maintenant le défendraient au péril de leur vie.

Ils lui rendent non seulement son destrier, ses vêtements et tout ce qu'ils lui avaient ravi,

mais encore ils y ajoutent de nouvelles richesses. Ensuite ils le conduisent en triomphe jusque sur les confins du bois.

Pierre de Castelnau, en mettant son aventure en vers, a voulu servir à la gloire de la poésie et de la musique, et montrer qu'il n'est point de cœur qui leur soit fermé. C'est là en effet un exemple digne d'être connu.

MARTIAL.

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

TROISIÈME PARTIE.

XXI.

En entendant annoncer l'Indienne et Ronald Chilton, Lord Darkwood s'avança en souriant pour recevoir les visiteurs.

Il conduisit la dame de ses pensées à un fauteuil, s'inclina devant le vicomte et s'informa avec courtoisie de la santé des hôtes de Beechmont.

— Lord Darkwood, dit Miss Norreys, quand elle fut assise, la visite que nous vous faisons aujourd'hui a plus d'un but. C'est d'abord une visite de politesse, et puis, nous avons à vous entretenir d'un projet concernant votre gouvernante, M^{lle} Myner... Nous désirons la voir immédiatement, car je ne vous cacherais pas que nous avons l'intention de l'emmener avec nous à Beechmont...

Le marquis regarda fixement son interlocutrice, mais ne répondit pas.

— Ma proposition semble vous étonner, continua la dame, en souriant; ce que je vais vous dire vous surprendra probablement bien davantage... Ecoutez:

Notre ami, Lord Chilton, connaissait Miss Myner avant qu'elle ne vint habiter le château... En un mot, ils sont fiancés depuis longtemps, mais ont été séparés par des circonstances fatales; et c'est par le plus grand des hasards qu'ils se sont rencontrés dans cette maison, hier soir.

— Mais, c'est un véritable roman que cette histoire! exclama le marquis.

— En effet, répliqua Miss Norreys, et un roman dont les héros m'intéressent vivement. Il va sans dire que nos jeunes amoureux tiennent à être unis le plus promptement possible, et je viens vous demander que Miss Myner m'accompagne à Beechmont, où elle résidera jusqu'au moment de son mariage.

— Mon cher Mylord, interrompit le jeune vicomte, veuillez excuser le départ précipité de Miss Myner, et donner des ordres pour qu'on l'avertisse de notre présence.

— Un instant, s'il vous plaît, fit le marquis en remuant entre ses doigts la lettre de la gouvernante, qu'il n'avait cessé de tenir en main. Permettez-moi de vous demander, Lord Chilton, depuis quand vous connaissez cette demoiselle?

— Mais, depuis bien des mois, répondit le vicomte, surpris de cette question; et nous étions fiancés avant qu'elle ne vint à Dunholm, ainsi que Miss Norreys vous l'a dit tout-à-l'heure.

— Elle vous avait donc laissé ignorer son séjour ici? demanda le marquis.

Lord Chilton s'inclina.

— Oui, dit-il, Miss Myner s'était figuré qu'il y avait un obstacle entre elle et moi; mais hier soir, j'ai levé tous ses scrupules, et elle a consenti à devenir ma compagne.

— Pardonnez-moi, Lord Chilton, mais je dois vous dire qu'après votre départ de nouveaux scrupules lui seront survenus, et que l'obstacle dont vous parlez lui aura paru plus infranchissable qu'auparavant...

— Comment savez-vous cela, Milord? Vous aurait-elle fait quelque communication?...

— Non, puisque j'ignorais que vous la connaissiez. Vraiment, mon cher vicomte, je suis très-embarrassé... Je ne sais comment... Enfin, Miss Myner est partie, elle a quitté ma maison...

L'Indienne pâlit en entendant ces mots.

— *Partie! s'écria Lord Chilton stupéfait.*

— *Oui, et son départ me surprend au plus haut degré.*

— *Et depuis quand a-t-elle quitté le château? demanda le vicomte avec anxiété.*

— *C'est ce que nous ignorons tous. Personne ne sait ni quand, ni comment elle est partie.*

— *Mais n'a-t-elle pas laissé de lettre?*

— *Oui, en voici une. Georgina l'a trouvée sur sa table.*

XXII.

Lord Darkwood mit la missive dans la main de Lord Chilton, qui la lut avec une stupéfaction profonde, puis la donna à Miss Norreys qui la parcourut des yeux.

Un tremblement nerveux la saisit aussitôt et une pâleur mortelle envahit ses traits.

Elle mit une main sur son cœur pour en comprimer les battements, et de l'autre tendit la pièce à Ronald.

— *Oh! c'est bien son écriture, dit le vicomte; le doute n'est pas possible, malgré l'absence de signature; seulement je ne puis concevoir pourquoi elle a agi de la sorte, après ce qui s'est passé entre nous hier soir, et a disparu d'une manière aussi mystérieuse. Je la retrouverai, continua le jeune homme avec feu, je vais partir pour Londres par le premier train, et j'irai immédiatement chez les Myner, car c'est chez eux sans doute qu'elle se sera rendue.*

Le vicomte pria Lord Darkwood de le mettre en rapport avec les domestiques du château, afin qu'il pût les interroger lui-même. Il leur posa une foule de questions, mais il n'obtint aucun renseignement précis.

Ronald parcourut de nouveau la lettre des yeux en disant :

— *Il résulte de cet écrit qu'elle évitera de se rendre dans les lieux qui me sont connus et où je pourrais aller à sa recherche... Si elle s'était dirigée vers le Yorkshire!...*

— *Le Yorkshire? répéta Lord Darkwood surpris.*

Miss Norreys fit à Ronald un geste que celui-ci ne vit pas.

— *Je vais télégraphier à Londres et à Penistone en même temps, reprit le vicomte; elle aura certainement correspondu avec ses amis de l'un ou l'autre endroit. Permettez-moi, Milord, de m'asseoir un instant à votre pupitre.*

— *Avec plaisir, dit le marquis, qui avait changé de couleur en entendant mentionner le mot „Penistone.”*

Pendant que Ronald écrivait ses télégrammes, Lord Darkwood s'était peu à peu approché de lui et avait jeté un regard furtif sur les lignes suivantes, que le jeune homme traçait fiévreusement sur le papier :

„A M^{me} Quillet, Lonemoor, Penistone, Yorkshire.

„Miss Winter a quitté la maison où elle demeurait. Je suis dans la plus grande inquiétude. Dites-moi si vous avez de ses nouvelles.”

Ronald signa et mit ses télégrammes dans une enveloppe. Le marquis, pendant ce temps,

était resté immobile, la main appuyée sur le dos du fauteuil, les traits bouleversés.

La châtelaine de Beechmont le regardait avec le plus vif étonnement.

— *Etes-vous indisposé, Milord? demanda le vicomte qui venait de s'apercevoir aussi du changement étrange qui s'était soudainement opéré chez le marquis.*

— *Non... c'est-à-dire... oui, balbutia Lord Darkwood, en respirant avec effort. Je vous demande bien pardon, ce sera la fatigue, l'étonnement que j'ai éprouvé du départ de Miss Myner... que sais-je?...*

Il s'arrêta tout-à-coup, agita violemment le cordon de la sonnette, puis ordonna au domestique qui était accouru à l'appel, d'aller porter immédiatement les télégrammes de Lord Chilton à Shrewsbury.

— *Nous allons nous retirer, Milord, dit Miss Norreys; vous avez besoin de repos.*

Et saluant gracieusement le maître de Dun-

avait frappé à corps redoublés jusqu'à ce que ses poignets délicats fussent ensanglantés.

Elle avait fait retentir les échos des longs corridors de ses cris perçants, mais bientôt sa voix, devenue rauque, avait cessé de pouvoir produire aucun son.

Si elle avait été assez calme pour réfléchir, elle aurait compris qu'aucun bruit parti des souterrains ne pouvait arriver à la partie supérieure de ces ruines, et encore bien moins aux jardins et au parc qui les entouraient.

Epuisée de fatigue, folle de terreur, elle se laissa tomber contre la porte, en poussant avec effort un dernier cri, plus pénétrant que les précédents.

Soudain, elle se redressa comme un corps galvanisé et prêle une oreille attentive.

Qu'a-t-elle donc entendu?

De loin, de bien loin, une voix a répondu à la sienne, en implorant du secours!

La jeune fille, épouvantée, s'accroche à la serrure, et ouvre les yeux démesurément, comme pour sonder les ténèbres qui l'environnent, quand se fait entendre de nouveau le même cri d'angoisse, qui semble sorti des entrailles de la terre.

Gwendoline, rappelant ses souvenirs, reconnaît le cri qu'elle a entendu le jour de sa mémorable visite aux ruines, en compagnie de son élève, Lady Georgina.

Quoiqu'elle ne fût pas superstitieuse, nous l'avons dit déjà, un sentiment de profonde terreur s'empara d'elle, et elle retomba sur le sol humide, en remuant les lèvres comme si elle voulait parler.

Pendant bien longtemps, elle resta là comme

une masse inerte, quand un animal, un rat sans doute, qui la frôla soudainement, la fit revenir à elle.

La jeune fille se leva et, en tâtonnant, regagna la chaise que Pietro avait placée dans le caveau.

Quand elle se fut un peu calmée, elle se mit à réfléchir sur son horrible et étrange position. Elle pensa à Lord Chilton, à Miss Norreys, se demandant s'ils avaient lu cette lettre fatale qu'elle avait écrite sous la dictée de Pietro?

— *Cette lettre aura détruit toutes les chances que je pouvais avoir d'être découverte ici, se dit-elle. On croira que j'ai quitté le château, et si plus tard, dans quelques années, un squelette est par hasard trouvé dans ce cachot, ils ne supposeront même pas que ce sera le mien. Je mourrai donc bien jeune, ainsi que ma mère, pensa-t-elle en frissonnant. Elle a péri misérablement dans la lande; moi, je périrai ici plus misérablement encore....*

Puis elle pensa aussi à son père, ce père inconnu dont elle n'avait jamais vu les traits, dont elle n'avait jamais entendu prononcer le nom.

Et les heures s'écoulaient ainsi lentement, cruellement pour notre malheureuse héroïne.

Par moments, elle succombait au sommeil, mais s'éveillait bientôt en sursaut.

Tout-à-coup, elle fut tirée de sa somnolence par le bruit de la porte qui s'ouvrait, et les rayons d'une lumière vinrent frapper en plein son visage.

(A continuer.)



L'HOTEL DES BAINS A BADEN-BADEN.

holm, l'Indienne sortit, suivie du vicomte.

— *Enfin! dit le marquis quand il fut seul, le secret est découvert... Cette fille, qui a habité sous mon toit, pendant six mois, et qui se faisait appeler Miss Myner, est donc cette Gwendoline Winter que nous cherchions!... Quel bonheur que Pietro ne se soit jamais douté de son identité!... Fou que j'ai été de m'être laissé duper de la sorte... Et la voilà partie, en pleine sécurité, cette Gwendoline, l'enfant de Clara Markham... Oh! elle est belle, intelligente, distinguée; mais son existence est un danger pour moi... Et je permettrais à Lord Chilton de l'épouser! Jamais! Il faut qu'elle disparaisse de mon chemin, il faut qu'elle disparaisse pour tous ceux qui l'ont connue. Je vais remuer ciel et terre pour la retrouver, et puis... Ah!*

XXIII

Les heures semblaient bien longues à la pauvre prisonnière du Maltais!

L'obscurité qui l'environnait, l'effrayante solitude, l'humidité de cet affreux cachot, qui pénétrait jusqu'à la moelle de ses os, la remplissaient de terreur.

D'abord, elle avait tâché de se persuader qu'elle était en proie à un horrible cauchemar; mais elle avait bientôt compris, hélas! que ce n'était point un rêve et qu'elle se trouvait devant une réalité aussi cruelle qu'incompréhensible.

S'élançant vers la porte de sa prison, elle